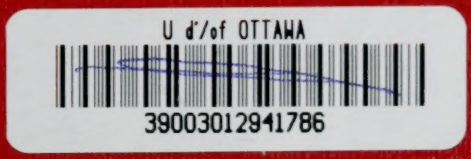
PQ
2623
.A44
E49
1900z



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

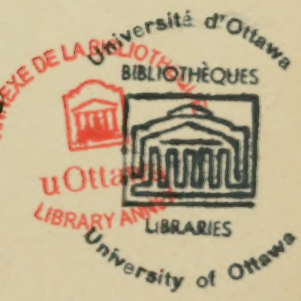
http://www.archive.org/details/enforgeantchanso00lama

André LAMANDÉ

260-A-B1-128
04

En Forgeant...

Chansons d'Ateliers
&
Poésies Sociales



AU SILLON
34, Boulevard Raspail, 34
PARIS

PQ
2623
.A44
E49
1900z

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

(Deux fiers et loyaux travailleurs)

Je dédie mes premiers vers.

A. L.

PROLOGUE

A mon Ame

A mon Ame

O mon âme, pourquoi répandre,
En ce siècle de voluptés,
Le flot, à la fois rude et tendre,
De tes pauvres vers mal sculptés ?
Pourquoi chanter ? Nul ne t'écoute !
Tu dis : « Je crois » et l'homme doute,
Et quand, par hasard, un de ceux
Que tu prends pour amis s'arrête,
Il dit, en secouant la tête :
« Quelle pitié, ce n'est qu'un gueux ! »

Un gueux !... C'est vrai. Dans une forge
Obscure et pauvre je grandis,
La fumée âcre plein la gorge,
Les deux bras au travail raidis ;
Méprisé, tout seul, sur l'enclume
J'ai forgé ma sauvage plume,
Je l'ai trempée avec mes pleurs ;
Elle est très humble, très grossière,
Mais ennoblie à la lumière
De l'atelier des Travailleurs !

Ce n'est qu'un gueux !... Eh ! que m'importe
Le cri de haine des méchants !
Vers le ciel bleu j'ouvre ma porte :
La Poésie, avec ses chants,
Vole, m'entoure, me caresse,
Emplit tout mon cœur de tendresse
Et de douceur mes pauvres yeux,
Puis se mêle aux apothéoses
Que font les étincelles roses
Dans l'atelier de mes aïeux !

Malgré tout ce qu'on pourra dire,
Aujourd'hui, je me sens le droit
De suspendre une agreste lyre
A l'auvent fleuri de mon toit;
Qu'on m'acclame ou qu'on me méprise,
Que le vent siffle ou que la brise
Caresse comme pour bénir,
J'irai, sur les flots de la vie,
Sans peur, sans rage, sans envie,
Les yeux sereins, vers l'avenir.

Chante donc encore, ô mon âme,
Ame inconnue, âme de gueux,
Répands la chaleur de ta flamme
Sur mes frères, les malheureux.
Chante les époques sublimes,
Le Drapeau, les preux, les victimes
De leur foi dans la Vérité ;
Exalte le Christ qu'on blasphème
Et qui, dans un moment suprême,
Nous légua la Fraternité.

Chante, sans croire une minute
Aux récompenses d'ici-bas :
Le poète qui souffre et lutte
Sur terre ne récolte pas.
Il est pareil, en sa démence,
Au passant, jeteur de semence,
Qu'on repousse après la saison
Et qui s'en va, seul, misérable,
Sous le destin inexorable,
Alors que jaunit la moisson.

On plaisante sur sa misère.
Les énivrés de superflus
Lui refusent le nécessaire :
Pauvre homme, on ne le connait plus !
Chancèlant, meurtri, sur la route
Il succombe, l'âme en déroute :
« C'est la fin, dit-on, simplement ! »
Erreur ! Divinisé, sans voiles,
Il monte cueillir les étoiles.
Dans les champs bleus du firmament !

Blaye, Septembre 1907.

PREMIÈRE PARTIE

Chansons d'Ateliers

&

Poésies diverses

Carillons d'Enclumes

Qu'ils sont jolis, les carillons
Des marteaux d'acier sur l'enclume,
Bruyants, nombreux, en tourbillons,
Dans une humble forge qui fume !

Eclats de rire d'atelier.
Ils vont, égrénant, en fusées,
L'agreste et consolant collier
Des rudes notes embrasées.

Ils chantent la gaîté, l'amour,
Et plus doux que des bruits d'abeilles,
Chassant les fatigues du jour,
Tout bas, ils disent aux oreilles :

« Sans te plaindre, batteur de fer,
» Travaille, c'est pour ta famille,
» C'est pour le bois de cet hiver,
» C'est pour la robe de ta fille ;

» Buche, cogne, sans air boudeur,
» Les cieux bénissent ta souffrance,
» Ami, tu forges la grandeur
» De notre douce et chère France ! »

Pour consoler ces forgerons,
Carillonnez, lourdes enclumes,
Quand les marteaux, devant les fronts,
Passent, légers, comme des plumes.

Dans l'âme de ces artisans,
Dont le corps de fatigue ploie,
Vous résonnez, doux et puissants,
Ainsi que des grelots de joie.

Et pour moi, poète-ouvrier,
Votre chanson est plus sublime,
Car du fer que je vais broyer
A chaque instant monte une rime.

Sonnez, sonnez, de l'aube au soir,
Enclumes, avec frénésie,
Vous éveillez, sans le savoir,
La grande voix de Poésie !

La Cloche

Le soir, lorsque l'airain, par toute la vallée,
Egrène lentement, sous la nue étoilée,
Des sons graves et clairs aux accords douloureux,
Le passé se réveille et mon esprit voyage :
Il va, de monts en monts, de nuage en nuage,
Comme celui des amoureux.

Ah ! sous cette chanson que la brise rend douce,
Que de charmants secrets disparus sous la mousse,
Que de légers parfums aux exquises saveurs,
Que de bons souvenirs, mais aussi d'infortunes,
Que de spectres, hélas ! minutes importunes,
Passent devant mes yeux rêveurs :

C'est l'église rustique avec sa croix de pierre ;
Les oisillons sont là, dans un manteau de lierre,
Rompant de leurs duos l'azur silencieux ;
De tous petits enfants gazouillent sous leurs langes,
Et la cloche est joyeuse, et l'on dirait des anges
A peine descendus des cieux.

C'est le ruisseau d'argent qui lance des murmures,
Le chemin de l'école et le buisson de mûres,
La maison paternelle aux antiques arceaux ;
Mais c'est aussi le bois près du vieux cimetière,
La veuve en habits noirs disant une prière
Pour les orphelins sans berceaux.

C'est Avril qui chantonne étoilé de pervenches,
C'est le feu de Juillet qui calcine les branches,
C'est la vendange grise aux effluves de vin,
C'est le mois des frimas, la neige s'effiloche,
Les mystiques Noëls s'envolant de la cloche
Annoncent l'envoyé divin.

C'est aujourd'hui songeur où mon âme ravie
Contemple en souriant l'aurore de la vie,
Les premiers feux du ciel, les charmes du printemps;
Ce sont les gais éclats de rires éphémères,
La lyre faible encor, les larmes, les chimères
D'un poète de dix-neuf ans !...

Je vogue sur les lacs, je marche dans les plaines,
J'aspire des grands monts les suaves haleines,
Sans songer un instant que l'homme doit finir,
Mais l'angélus résonne, et toutes mes pensées,
Par son carillon grave à l'instant rehaussés,
Cherchent à scruter l'Avenir.

L'Avenir, l'Avenir ! ô dis, cloche vibrante,
Mes jours seront-ils ceux de l'hirondelle errante
Ou de l'humble bouvreuil fidèle aux mêmes cieux ;
Et lorsque sonnera la minute dernière,
Qui donc jettera l'eau bénite sur ma bière,
Qui dira les hymnes pieux ?

Poétesse du bon clocher, cloche magique,
Réponds sans te lasser au pauvre nostalgique
Qui vient bercer son rêve aux chansons de ta voix;
La lune à peine luit, sonne et résonne encore,
Sonne jusqu'à demain, au moment où l'aurore
Rougit la cime des grands bois.

Qu'importe, si tes chants réveillent des pensées,
Parlent de l'avenir ou des choses passées ;
Tes accents sont divins comme le ciel est bleu ;
On dirait un grand bruit de harpes réunies,
Echo du Paradis aux saintes harmonies,
On dirait un souffle de Dieu !

La Chanson de la Vie

Du granit moussu de la voûte,
Dans le bassin de graviers blancs,
L'eau cristalline, goutte à goutte,
S'épanche en des rythmes tremblants.

C'est une musique qui charme.
Est-ce un soupir, est-ce un sanglot ?
C'est la tristesse d'une larme
Mêlée au rire d'un grelot.

Les gouttelettes réunies,
Bien loin coulent en murmurant
De dissemblables harmonies,
Sous un ciel toujours différent;

Se mêlant à d'autres, sans cesse,
Elles grondent, fleuve géant,
Comme autrefois joie et tristesse,
Et vont finir à l'Océan.

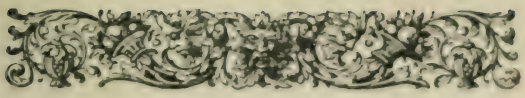
A. L. H.

Telle est l'image de la vie !
Des mains du grand maître le Temps,
L'heure, d'une autre heure suivie,
Tombe sur nos fronts inconstants.

C'est le joyeux chant que module
Dans les salons le timbre d'or ;
C'est le tic-tac de la pendule,
Monotone chanson de mort.

Avec un bruit grêle ou sonore,
Une à une, marquant nos jours,
Les minutes tombent encore,
Puis se mélangent pour toujours.

Et leurs flots s'enflent et s'abaissent
D'un rythme calme ou démonté,
Jusqu'au jour où leur apparaissent
Les digues de l'éternité.



Forge, Cloutier !

Ami, forge des frêles clous,
Pour les sabots des fiancées,
Pour les reliquaires jaloux
Où dorment les amours passées.

Forge des clous brillants et longs,
Pour mettre des saintes images,
Près du berceau des enfants blonds,
Sous les rideaux à grands ramages.

Forge les pauvres clous de deuil,
Le menuisier dans son échoppe
Lustre les planches d'un cercueil,
Sous les baisers de sa varlope.

Et pour ton voisin, l'ouvrier
Qui cueille, au fracas de l'enclume,
Les vers divins qu'il voit briller
Au sein de l'atelier qui fume,

Forge les clous de diamant,
Les clous délicats et sublimes
Comme les fleurs du firmament ;
Ami, forge les clous des rimes.

Afin que de mes doigts nerveux,
Enivré, mais sans jalousie,
Je plante à mon âme de gueux
Quelques lambeaux de Poésie !

Fête-Dieu rustique

Les longs cierges jaunis, dans la brume du soir.
Jettent timidement leurs lumières mystiques
Dont le pâle reflet, sur les bouquets rustiques,
Se voile du parfum d'un léger encensoir.

Le prêtre vêtu d'or gravit le reposoir,
Et sous le doux frisson des feuilles des portiques.
Perpétuant l'amour des coutumes antiques,
Il fait reluire au loin les feux de l'ostensoir.

L'extase la plus pure embrase les fidèles,
Dans le lointain charmeur on entend un bruit d'ailes
Qui fait passer dans l'air un souffle harmonieux ;

Et l'on croit voir, au loin, sous un flot de lumière,
Dans un trône indécis fait de l'azur des cieux,
Le Seigneur qui bénit les foules en prière !

Feutre Noir et Coiffe Blanche

A M. et Mme Th. Botrel.

Près de la fine coiffe blanche,
Près de sa "Douce" au front pieux,
Toujours, le Gas sublime penche
Son feutre noir au bord soyeux.

Se tenant par le doigt, sans trêve,
Ils vont, ces deux bardes benis,
Chanter les flots verts et la grève,
Toujours bretons, toujours unis.

Ils ont des bouquets de bruyère
Pour les pardons, les fiancés;
Ils ont des croix et des prières
Pour les malheureux trépassés.

Leur voix, si douce, si touchante
Pour le Jésus de Charité,
S'enfle et gronde quand elle chante
La Patrie et la Liberté !

Rois de la foule chansonnière,
Ils n'ont pas connu les chagrins,
Et, conquise, la France entière
Répète leurs jolis refrains.

On les entend dans la grand'hune,
Le soir, sur les flots endormeurs,
Sur les balcons, au clair de lune,
Dans les champs des rudes semeurs.

Et quand lès bambins blonds et roses,
Les mains jointes, dans leurs lits clos,
Souriant à de vagues choses,
Goûtent des heures de repos.

De frêles notes les enchantent
Sous les plis des rideaux frileux :
Ce sont les deux Botrel qui chantent
Dans la douceur des rêves bleus.

Les Vieux Canots

J'aime les vieux canots laissés, par le hasard,
Dans une crique verte, au fond d'un grand vasard.
Les vieux canots lassés des courses estivales.
Sous le zéphir amer soufflant par intervalles.
Les mâts demi-brisés ont des frémissements,
Le chanvre flotte autour avec des tremblements.
Les flots au rythme doux déferlent, et la lave
Balbutie en léchant le bois dur de l'étrave.
Tout est calme autour d'eux. On dirait des berceaux.
Des nids abandonnés à l'écume des eaux :
La poupe a pour linceul des bouts de toiles blanches.
Et le rare passant voit, au travers des planches.
Frêle comme une fleur, la tige d'un roseau
S'élever, se bercer, et porter un oiseau
Qui, du panache blanc mirant sa tête blonde,
Mêle son gazouillis aux murmures de l'onde !
J'aime les vieux canots dans la brume du soir.
Quand le soleil rougit les marches du mussoir.
Quand la mélancolie avec le crépuscule
S'épandent, parfumés, de l'astre qui recule.
J'écoute alors les bruits s'élevant au lointain,
Le réveil de l'écho sous un rire mutin,
La chanson d'un rameur, les frissons d'une voile ;
Et puis, lorsque le ciel s'éclaire d'une étoile,
Vers ma maison qui dort, je reviens, en rêvant,
Heureux d'avoir passé des heures sous le vent.
D'avoir, sous l'or pourpré d'un grand soleil magique.
Goûté d'un soir d'avril le charme nostalgique.
Heureux d'avoir senti, mouillant mes cheveux bruns.
Le baiser de la mousse amère des embruns.

Hymne à la Vierge

Je vous aime, Marie, ô Mère virginale ;
Le siècle vous insulte et les hommes sont fous,
Le vice coule à flots de la porte infernale,
Je vous aime, Marie, et je tombe à genoux.

Que votre nom léger comme l'aile des anges
Vole, de lèvre en lèvre, en l'immense univers,
Du paisible vieillard à l'enfant sous ses langes,
Des roses du printemps aux neiges des hivers.

O Vierge, gloire à Vous ! Sous votre main, les âmes,
Plus fortes, suivent mieux la rude Vérité,
Car vous êtes bénie entre toutes les femmes,
O Femme dont le sein nourrit la Charité.

Priez l'éternel Roi, Reine de l'Espérance,
Pour les blasphémateurs et les riches méchants,
Pour les désespérés broyés par la souffrance,
Pour tous les travailleurs de l'usine et des champs !

Et pour moi, douce Vierge au sourire mystique
Qui connaissez l'accent des fibres de mon cœur,
Priez, pour qu'un beau jour j'achève mon cantique,
Sur les harpes du ciel, pour Vous, près du Seigneur.

Chante, mon Frère !

Au Barde Henri Colas.

Le soir, quand cesse la bataille,
Sous le ciel rouge et frissonnant,
Le soldat, — pas bien grand de taille,
Fils d'ouvriers, humble manant,
Le cœur pourtant noble et sans voiles
Comme les cieux brodés d'étoiles
Par une nuit de Messidor, —
Découragé, baissant la tête,
Pris de lassitude, s'arrête,
Tombe sur le sol et s'endort.

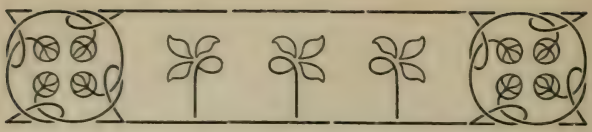
Mais le vent monte, dans les chênes,
En de formidables chansons,
Chansons pleines de bruits de chaînes,
D'obus, de galops, de caissons.
Alors, un fier clairon se lève,
Prêt à repartir et, sans trêve,
Il réveille le régiment :
« Debout, ou craignons les désastres ! »
Et par milliers, pour lui, les astres
Semblent sourire au firmament.

Il va, sous le froid, sous la foudre,
Plein d'espoir, toujours en avant;
Crotté, fourbu, tout noir de poudre,
D'instinct, vers le soleil levant;
Il marche. Et les guerriers superbes,
Les jeunes va-nu-pieds imberbes
Le suivent dans l'ardent combat.
L'ennemi se rend, la victoire
Fait briller son soleil de gloire...
Honneur à toi, brave soldat!

. . . Ami, combien de camarades,
De soldats, d'abord pleins d'ardeur,
(Quelques-uns peut-être ayant grades)
Sentant s'infiltrer dans leur cœur
Le terrassant venin du doute,
Se sont endormis sur la route,
Stupides dans leur lâche orgueil;
Combien d'âmes à l'agonie,
Dans une ombre plus infinie
Que la sombre nuit du cercueil!

Mais toi, toujours plein de vaillance,
— Comme le clairon, en soufflant
D'ardentes chansons par la France,
Chauffe le cœur de l'indolent, —
Tu souffles sur nos jeunes âmes
Tes chansons aux ailes de flamme,
Chants d'Amour et de Liberté;
Tu sais nous montrer la lumière,
Et ta forte et douce prière
Nous ramène à la Vérité.

Chante encore, ô barde, mon frère,
Chante tes refrains généreux :
C'est par le barde qu'on espère,
C'est par le barde, fils des preux,
Que tous les gars de notre race,
Se réveillant, suivront la trace
Des grands semeurs sanctifiés
Et, pour un règne de Justice,
Vivront le divin sacrifice,
Prêts à mourir crucifiés !



Forgeron !

La lourde enclume sonne et la forge flamboie ;
Une immense lueur monte vers le ciel bleu ;
Les bras nus et frappant le fer rouge qu'il broie,
Le forgeron chantonne, auréolé de feu.

Forgeron à la rude étreinte,
Aux yeux reflétant la bonté,
Qui travaille toujours sans plainte,
D'où vient ton ardente gaîté ?
— Passant, sous mon marteau terrible,
Jamais, pour le bandit horrible,
Je n'ai forgé le glaive épais ;
Tranquille jusqu'au fond de l'âme,
Fiancé de la rude flamme,
Je forge des outils de paix.

Forgeron, ton ardeur redouble,
Le feu ronfle, le fer se tord,
C'est fou ! ton esprit devient trouble,
Un tel travail mène à la mort !
— Passant, c'est un jour de bataille,
Le canon crache la mitraille,
Nos régiments sont assaillis,
Je forge les lames d'épées,
Les couronnes des épopées,
La victoire de mon pays.

Forgeron, doux géant rustique,
Tu te reposes bien des fois ;
D'où vient ce sourire extatique
Et tous ces mots dits à mi-voix ?
— Passant, de mon front qui ruisselle,
Sur le grain d'or de l'étincelle,
Mon esprit s'envole gaîment ;
Il tournoie avec fantaisie
Et forge un peu de poésie
Pour moi, le gueux au cœur aimant.

Sainte loi du travail de la forge enfumée,
Amour du sol natal vibrant comme un clairon,
Muse du travailleur, aimante et tant aimée,
Vous soufflez le courage au cœur du forgeron.

Pour l'Hôtel de la Chanson à Lyon

Je te vois plâner, triomphante,
Sur les siècles amoncelés ;
Tonjours ta voix auguste enfante
La Vertu, dans les temps troublés ;
Le front transparent de lumière,
Du palais d'or à la chaumière,
Tu charmes en toute saison
Et l'on t'aime, Muse sacrée,
O consolatrice inspirée,
Immortelle et noble Chanson.

.... La Chanson, c'est l'ange invisible
Egayant l'enfant au berceau,
Le vieillard sur son seuil paisible,
La veuve filant son fuseau ;
C'est le sourire sur nos larmes,
L'oiseau qui saisit nos alarmes
Pour les emporter dans les cieux ;
C'est la femme aux milles tendresses
Qui vient nous combler de caresses
Et du doux regard de ses yeux.

La Chanson, c'est la voix rustique
Qui s'élève des noirs sillons,
De l'océan, du gai portique
Abritant des vieux en haillons.
Elle vole, grave ou rieuse,
De l'agreste cloche pieuse
A l'atelier des travailleurs,
Et son aile mystique et blonde
Sème le bonheur sur le monde,
En rendant les hommes meilleurs.

La Chanson, quand sifflent les balles
Dans la tempête des combats,
Dominant clairons et cymbales,
Enflamme l'ardeur des soldats :
C'est la guerrière échevelée,
La première dans la mêlée,
Les ailes rouges sous le vent,
Et, de son doigt tout noir de poudre,
Elle brûle, comme la foudre,
Les cœurs de ces mots : « En avant ! »

Hélas, cette Chanson sublime
Qui s'élève sans un effort
Près du firmament, sur la cime
Où semble dormir l'astre d'or,
Cette Chanson, souffle des âmes,
Est prise par des mains infâmes
Qui n'inspirent que le dégoût.
Voyez : au vice on l'habitue,
Pour de l'or on la prostitue,
On la traîne jusqu'à l'égoût !...

Pour garder à ses lèvres pures
Leur transparence et leur beauté,
Leurs inimitables murmures
Qui consolent l'Humanité ;
Pour qu'elle soit la bonne reine
Qui marche, joyeuse et sereine,
Sous une auréole, à jamais,
Ouvriers, creusez les carrières,
Fondez l'airain, fouillez les pierres,
Bâtissez pour elle un palais !

Et vous, tranquille multitude,
Flots humains où vient se poser
La Chanson, par vieille habitude,
La Chanson et son doux baiser,
Artisans, bourgeois, capitaines,
Gais laboureurs, dames hautaines,
Doux amoureux des grands chemins,
Ouvrez vos cœurs, videz vos granges,
Pour une fois soyez des anges :
Donnez, donnez à pleines mains.

Donnez ! pour qu'en chastes murmures,
Des refrains s'envolent, gaîment,
Par les villes, par les ramures,
Sous l'éclat bleu du firmament ;
Qu'ils s'épanouissent, superbes,
Comme de lumineuses gerbes ;
Car, ici-bas, rien n'est plus beau
Que des rires pour la jeunesse,
Des souvenirs pour la vieillesse,
Des cantiques pour le tombeau !

Réminiscence !

Quelques étoiles d'or. Voici la nuit. La cloche,
Ame qui chante et niche en haut du ciel serein,
Se réveille, s'agite et, follement, accroche
Des rires étoilés à sa robe d'airain.

Et le Passé, joyeux, lumineux et candide
Reparaît, balbutie au tréfonds de mon cœur :
Mes yeux sont pleins d'azur et ma tête est sans ride.
Je redeviens petit, je suis enfant de chœur.

Je suis près de l'Autel : la même cloche chante ;
Par les vitraux naïfs passe un peu de soleil ;
Tout s'émeut d'une grâce inconnue et touchante.
Le bon Dieu me sourit du Calice vermeil.

Des cierges et des fleurs. Tout est doux ; rien ne bouge ;
Le prêtre parle bas ; on n'entend que le bruit
De l'encensoir léger frôlant mon aube rouge.
Pendant que l'encens bleu vers les voûtes s'enfuit !...

Des cierges et des fleurs. Tout est doux, rien ne bouge !...

Aux Champs

A pas lents, mesurés, sur les terres profondes,
Les bœufs aux reins puissants, aux fines cornes blondes,
Creusent avec efforts les sillons rocailleux,
D'où germera, demain, la vie,
Dans la houle calme et ravie
Des blés lourds et mystérieux.

Le front baissé, le cou tendu, les bonnes bêtes
Travaillent lourdement, toujours, et sur leurs têtes
Le soleil de l'été pose son nimbe blanc ;
Les genoux tremblent, le sol fume,
Et des naseaux la blanche écume
S'envole sous le vent tremblant.

C'est le travail géant, fruit de l'hymen antique
De la force animale à l'élément rustique,
Et, tous les jours, bravant l'inclémence du ciel,
Les grands bœufs roux creusent la terre,
La terre qui dans son mystère
Avec leur sang pétrit son sel.

Pourtant, quand la charrue est au bout de la plaine.
L'homme qui la conduit leur laisse prendre haleine ;
Rêveurs, les animaux se dressent vers les cieux.
Emplissant leurs douces prunelles
Des vagues clartés éternelles
Qui se reflètent dans leurs yeux.

Puis, tout se tait ; la nuit s'étoile de lumières,
C'est l'heure du repos. Sur de fraîches litières
Les collaborateurs des paysans brunis,
Près des jougs simples et augustes,
Reposent leurs muscles robustes,
Leurs yeux aux regards infinis !

La Chanson des Sabots de bois

Le ciel est gris, la terre est morte ;
Tout est triste ; pas une voix ;
Seule, la bise nous apporte
La chanson des sabots de bois.

Lançant des notes étoilées,
Parfois, mais souvent des sanglots,
L'hiver, sur les routes gelées,
Ah ! qu'ils sont nombreux les sabots :

Vieux sabots de vieilles cassées
Qui glanent, dans les froids sillons,
Des bouts de branches trépassées,
Pour mettre en l'âtre des rayons ;

Grands sabots, façonnés sans grâce,
Des paysans bruns et nerveux,
Derniers fils de l'antique race
Aux francs regards, aux longs cheveux ;

Sabots du mendiant qui frappe,
Jaloux, le cœur hurlant la faim,
Aux portes closes du satrape,
Pour avoir des croûtes de pain ;

Sabots de travail, de misère,
Compagnons bruyants de tous ceux
Qui luttent pour leur nécessaire,
Sabots cruels, sabots de gueux !...

***

Le ciel est gris, la terre est morte ;
Tout est triste ; pas une voix ;
Seule, la bise nous apporte
La chanson des sabots de bois.

Les uns disent : « Dans la chaumière,
Branlant au souffle aigu du nord,
L'orphelin, sur la froide pierre,
Du sommeil éternel s'endort. »

D'autres : « La neige est sur la plaine,
Le laboureur tombe, vaincu :
Les jours sont durs, le bas de laine
Ne contient plus un seul écu. »

D'autres encor : « Tout agonise,
Le vagabond laisse ses os
Dans la forêt que divinise
L'aurore où chantent les oiseaux. »

Et, nostalgique, l'on écoute,
L'âme débordante de pleurs,
Ces bruits lugubres de la route
Portés sur l'aile des malheurs.

Car la Voix du peuple qui souffre
Des petits lits blancs aux tombeaux
Monte, entière, comme d'un gouffre,
Dans le bruit rythmé des sabots.

Angélus !

A Jacques Bonhomme, mon frère.

Ami, prête l'oreille à la cloche mystique
Qui, plusieurs fois le jour, te chante son cantique,
Tour à tour grave et doux, pénétrant et vainqueur ;
Les yeux vers l'infini, respectueux, écoute,
On dirait qu'une voix de l'immortelle voûte
Commande doucement au cœur.

Dans les fauves sillons que le matin, tout rose,
Fait déjà scintiller de feux d'apothéose,
Tu vas mener la herse ou tendre le tramail ;
Tes pas jettent au vent les larmes des rosées,
Et l'Angelus, comptant les heures reposées.
Te dicte la loi du travail.

Midi, du haut du ciel, épand sa rude flamme ;
Tes deux pieuses mains se rejoignent, ton âme
S'élève vers le Dieu qui lui donna le jour ;
Ton épouse s'avance au fond de la prairie,
Et la cloche, chantant la famille chérie,
Te parle tendrement d'Amour.

Le soleil disparaît, voici l'heure sereine ;
La nuit étend, là-haut, sa lumineuse traîne,
La lune se dessine au front d'un vieux manoir ;
Tu scrutes l'alphabet de l'éternelle vie,
Et, de son urne sainte à ton âme ravie,
La cloche verse un peu d'Espoir !...

A Pierre Corneille !

Honneur à toi, poète aux beaux accents de flamme
Qui fis, dans tous tes vers, chanter toute ton âme,
Ton âme, ce miroir de notre Humanité !
O Corneille le Grand, ton nom est un symbole
Qui brille sous l'éclat de l'ardente auréole
Que donne l'Immortalité !

Tes poèmes guerriers vibrant comme des cloches,
Limpides comme l'eau glissant des vertes roches,
Sonnent les carillons de nos devoirs sacrés :
Le vent des passions peut soufffer sur les têtes,
L'on entendra toujours, plus fort que les tempêtes,
Retentir tes chants inspirés :

« Jeune homme dont les lèvres roses
Ont pour amante la Chanson,
Sois chevalier des belles causes,
Des pauvres gens sois l'échanson ;
Lorsque grondera la bataille
Au premier rang dresse ta taille
Pour montrer avant d'être vieux,
Devant les foules étonnées,
La valeur des âmes bien nées
Qui flambe, énergique, en tes yeux.

« O sublime patriotisme,
Verse au cœur de tous les Français
Cette ivresse de l'héroïsme
Qui conduit toujours au succès ;
Regardant la mort comme Horace,
Debout, le front haut, bien en face,
Qu'ils vivent ce rêve si beau :
Tomber un jour pour leur Patrie,
Dans un rouge coin de prairie
Où le boulet creuse un tombeau !

« Puissants, qu'un soleil environne,
Ne broyez jamais sous vos lois
Ceux qui souillent votre couronne
Avec la fange de leurs doigts ;
Mais les yeux vers l'azur immense,
Grisez votre âme de clémence,
Puis, en un moment solennel,
Imitant le geste d'Auguste,
Posez sur eux votre main juste,
D'un geste calme et fraternel.

« Et vous prêtres et douces vierges
Qui priez, de l'aurore au soir,
Devant le pâle feu des cierges,
Sous les parfums de l'encensoir,
Si le martyre un jour se dresse,
Mourez, en chantant d'allégresse,
Tels Polyeucte, ce Romain,
Pour que votre sang convertisse
Au Dieu d'immuable justice,
Tous les forbans du genre humain !... »

. . . . . .

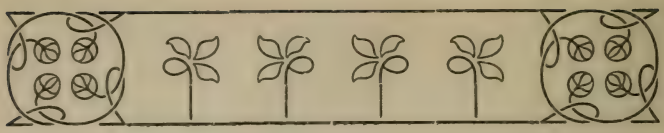
. . . . . .

Les vieux soleils usés dans l'horizon des âges
Descendront, pour qu'aux cieux d'autres soleils plus
Eclairent le Calvaire où montent les humains : sages
Tout changera comme un décor dans le théâtre,
Et la foule vers toi constamment idolâtre
Dans les siècles tendra les mains.

Tu seras à jamais le barde qui réveille
Le lutteur fatigué d'une trop longue veille
Ou l'indolent plongé dans sa lâche torpeur ;
Tes vers seront l'écho des gloires disparues,
Ils gronderont. comme un tonnerre dans les rues,
Pour les victimes de la Peur.

Géant, sous les lauriers réunis en portique,
Tu tiendras le flambeau du monde poétique,
Et les essaims nouveaux des poètes bénis,
Iront, en pélerins, demander pour leur âme
Un peu de la beauté de ton ardente flamme
Et de tes amours infinis.

Ils iront, radieux, en chantant ta louange,
Vers toi qu'on vit, un jour, les pieds nus, dans la fange,
Pauvre comme Jésus en la nuit de Noël,
Mais dont l'auguste front, tel celui d'un prophète,
De notre monde ingrat plana toujours au faite.
Dans la sérénité du ciel !



Vendetta

Le jour n'est plus. Le ciel s'étoile. Rien ne bouge.
Dans son humble atelier bruyant, sinistre et rouge,
Le vieux forgeron corse, aux bras nus ruisselants,
Aux yeux fauves et noirs sous ses longs cheveux blancs,
Frappe, à coups redoublés, sauvages, pleins de haine.
Lui qui forgeait, jadis, pour les gens de la plaine,
Les rustiques outils de travail et de paix
Et l'auguste tonnelle où les rameaux épais
Du lierre aux flocons noirs grimpent, en ribambelle,
Lui, le pauvre vieillard, à tout pardon rebelle,
Dans son taudis, tout seul, est en train de forger
Le poignard criminel qui, demain, doit venger
Son Zanetto chéri, toute sa poésie,
Le dernier de ses fils, tué par jalousie
Au milieu des chansons et des rires d'un bal
Et tombé sur un lit de fleurs du carnaval !
Fou de douleur, le père a juré sur son âme
De répandre le sang du meurtrier infâme
Et, seul, continuant son ouvrage maudit,
Il perpètre son crime et se sacre bandit.

Enfin, n'en pouvant plus, tristement, il s'arrête.
Il étreint à deux mains son énergique tête,
Comme pour en chasser quelque profond ennui ;
Puis, les yeux maintenant vagues, où rien ne luit,
Il regarde au lointain, par la baie entr'ouverte.
Le ciel est toujours bleu, la plaine toujours verte.

Tout près, au carrefour de chemins embaumés
Des premiers lilas blancs par le printemps semés,
Un crucifix géant est là, dans la nuit douce,
La tête dans le ciel et les pieds dans la mousse.
Le forgeron sinistre, épuisé, lassé,
Le regarde. Oh! ce Christ dans la nuit! Trépassé
Divin, ô fils de Dieu qui, toujours, à toute heure,
Revis pour consoler l'humanité qui pleure,
Martyr qui rachetas nos pèchés de ton sang,
Jésus, plein d'indulgence et pourtant tout puissant,
Qui mourus en priant pour tes bourreaux infâmes,
Eclaire de la Foi la noirceur de nos âmes
Et que, dans tout pays, au bord des grands chemins,
Rappelant leur devoir aux pauvres cœurs humains,
Ta voix, ta grande voix à jamais retentisse
Pour un hymne vibrant d'Amour et de Justice!
Le vieillard le regarde et, déjà, dans ses yeux,
Quelque chose de vague et de mystérieux
Remplace les éclairs de sa haine farouche.
Ses doigts se sont croisés, lentement, et sa bouche
Balbutie à demi la prière d'antan:
« O Père, dans les cieux criblés d'astres chantant,
O notre Dieu, soyez béni sur cette terre;
Nous acceptons la vie avec son noir mystère,
Sans plainte, sans lever notre front révolté;
Faites-nous, aujourd'hui, Père, la charité
Du pain quotidien; pardonnez nos offenses
Comme nous pardonnons... » Mais, Seigneur, nos ven-
[geances?...
« Comme nous pardonnons... » Mais notre sang qui bout,
Le spectre de mon fils qui m'apparaît, debout,
Echevelé, livide, et me criant, dans l'ombre,
En me pressant le bras de sa main froide et sombre:
« Prends son sang pour laver la trace de mon sang! »

Quoi ! Pardonner, Seigneur, alors que l'innocent
Meurt sans être vengé ? Non, non, c'est impossible !...
Alors, dans la splendeur de cette nuit paisible,
Ainsi que le Seigneur au sommet du Sina,
Le front du crucifix, au loin, s'illumina ;
Un long rayon d'amour pénétra le vieux Corse
Qui regardait toujours, surpris, rêveur, sans force,
Tremblant et radieux devant la vision ;
Puis, tout d'un coup, domptant sa courte émotion,
Le vieillard, ébloui, retourna vers sa forge...

Le dur soufflet de cuir ressouffle à pleine gorge,
Le feu jaillit, géant ; l'enclume tinte encor ;
Le marteau fait voler des étincelles d'or,
Et, lorsque le matin, rose, discret, sans voile,
Ternit le diamant de la dernière étoile,
On vit le forgeron s'en aller, à pas lents,
La démarche moins sûre et les cheveux plus blancs,
Vers les tombeaux moussus du pauvre cimetière
Et sceller, en pleurant, sur l'humble et froide pierre
Sous laquelle est son fils que Dieu seul doit venger,
Une croix de pardon qu'il venait de forger.

Deuxième Partie

Poésies Sociales

Semons, Français !

A Marc Sangnier,
Aux Camarades du Sillon.

De l'aurore magique au jour crépusculaire,
Le semeur, à pas lents, recueilli, sans colère,
Promène son grand front brûlé par messidor ;
Jusqu'au bout du sillon il va, puis recommence,
Et l'on voit, en rêvant, surgir du sol immense
Un océan de gerbes d'or.

Qu'importe à ce vaillant l'oisiveté des villes,
Les hommes se ruant dans les guerres civiles
Ou de l'éclat mondain le bal ensoleillé ;
Que lui font le venin des paroles caustiques
Et les tristes lueurs des torches fantastiques
D'utopistes au cœur souillé ?

L'astre royal épand sa lumière éternelle
En son cœur simple et doux ; le zéphyr, de son aile,
Soulève des parfums en légers tourbillons ;
Il ne sait... quelque chose en lui chante une fête,
Et l'homme, encouragé, plus allègrement jette
Les futurs épis des sillons.

Un jour viendra, jour de malheur, demain, peut-être,
Où le matin joyeux, rosé, qui vient de naître,
Ne verra plus le vieux et ses gestes tremblants ;
Où des enfants, frappés d'une commune idée,
Pour lui baiser encor sa figure ridée
Ecarteront ses cheveux blancs.

Oh ! le semeur sait bien que la vie est fragile,
Que le corps chancelant n'est pétri que d'argile,
Le corps où, pour toujours, l'âme ne peut tenir,
Il sait que tout se meurt, tout s'efface ou s'écroule,
Que dans l'éternité le siècle, en grondant, roule,
Que l'existence doit finir !

Mais que lui fait la faux de la Mort qui se lève ?
L'embryon grandira sous l'effort de la sève,
Les épis balancés chanteront, triomphants,
Et, si l'homme est parti pour le pays des anges,
Le fruit de ses travaux grossira, dans les granges,
L'héritage de ses enfants !...

Nous tous, Français, prenons ce vieillard pour symbole ;
Que toujours notre esprit vers le ciel bleu s'envole,
Comme l'oiseau des champs devant les feux du jour ;
Inondant de candeur les âmes indignées,
Sur ce monde d'ingrats répandons, à poignées,
La semence du Dieu d'amour.

En vain la calomnie, effroyable couleuvre,
En rampant, couvrira de sarcasmes notre œuvre,
En vain s'élèveront des barbouilleurs de lois ;
Nous sèmerons toujours dans le grand champ de France,
Nimbés par la clarté des rayons d'espérance
Tombant de l'immortelle Croix.

Ainsi que les enfants des Fêtes-Dieu, très calmes,
Devant les reposoirs ornés de grandes palmes,
Jettent des fleurs avec des sourires charmants,
Nous jetterons partout des fragments d'Evangile,
Et le monde lira, sur la page fragile,
Le plus beau des enseignements.

Qu'importe si, demain, les feuillets de l'histoire
Nous laissent à jamais dans l'oubli, si la gloire
Détourne de nos pas ses inconstants rayons ;
Nos semailles d'antan, par d'autres moissonnées,
Serviront de liens, pour de longues années,
Aux jours nouveaux des nations.

Semons, semons toujours ! Un coup de vent mystique
Fait deux égales parts de la graine rustique :
L'une va dans la terre et l'autre vers le ciel ;
Elle monte, légère, aux régions superbes,
Grossir d'un épi d'or les lumineuses gerbes
Pendant aux mains de l'Eternel ;

Elle monte, légère, ainsi qu'une prière,
Et quand un séraphin, transparent de lumière,
Vient chanter sur sa lyre un cantique au Seigneur,
Il effleure parfois nos gerbes de son aile
Et, sur l'humble semeur, de la voûte éternelle
Tombe une goutte de bonheur !

Noël

Il est minuit. Au loin, les vitraux de l'église
Flambent, comme la nue au lever du soleil ;
Le ciel est bleu, la terre est de neige, et la bise
Emporte les chansons des chrétiens en éveil ;

Et, de l'humble clocher, les cloches, toutes folles,
Prisonnières d'airain au rire triomphant,
Lancent leurs carillons qui vont, en farandoles,
Exalter la grandeur de l'Eternel Enfant...

O vagabond, mon frère, en marche sur la route,
Pieds nus, le ventre creux, la nuit comme le jour,
Sans famille, sans toit, comme une bête, écoute :
Le monde recueilli ne parle que d'Amour !

Tu vas, sombre, muet ; la misère t'entraîne ;
Et quand le riche, heureux, en souriant s'endort,
Tu vas toujours, levant tes yeux fauves de haine
Vers l'immensité bleue où brillent des points d'or.

Pauvre inconnu, maudit, sans paix, sans espérance,
Ecoute : l'Univers entier chante Noël,
Et, pour donner aux gueux le prix de sa souffrance,
Sur la terre, à cette heure, est descendu le Ciel.

Le Seigneur est venu broyer le mal infâme,
Son beau corps pantelant est mort sur une croix ;
Mais son sang racheta la laideur de ton âme
Qui valut, dès ce jour, celle des plus grands rois.

Va donc, plaignant les fous qui te jettent la pierre ;
Accepte l'oreiller où Jacob a dormi ;
Sois honnête, sois doux et que, dans ta misère,
Ton front rayonne, ô gueux : Jésus est ton ami !

Aux Travailleurs

O mes frères, les gueux des usines, des plaines,
Rustiques laboureurs aussi forts que des chênes,
Esclaves d'ateliers bien vite rendus vieux,
Vous tous, les travailleurs, ô laissez-moi vous dire
Les couplets plébéiens s'envolant de ma lyre,
Et qui se lisent dans vos yeux.

Comme vous, je me lève à la première aurore,
Et tandis qu'en les prés que le soleil colore
Le semeur va jeter les futures moissons,
Je cogne sur le fer, debout, devant la forge ;
Le feu brûle mon front et dessèche ma gorge
D'où monte un essaim de chansons.

Comme vous, j'ai souffert ; la colère farouche
Eclate, quelquefois, en jurons, sur ma bouche,
La passion bouillonne en mon cœur, je maudis ;
Je sais que des méchants nous raillent et nous jouent,
Et que leurs doigts crochus, avec gaîté, secouent
La misère sur nos taudis.

Qu'importe ! Soyons fiers de montrer nos mains noires,
Nos larges fronts bronzés, nos vêtements sans gloires,
Victimes seulement des étincelles d'or ;
Vivent nos haillons bleus, nos beaux haillons honnêtes,
Ouvriers des faubourgs aux énergiques têtes
Et paysans de Messidor !

Dans les monstres de fer qui hurlent et flamboient,
Des hommes, jour et nuit, de leurs deux bras qui
Jettent le charbon noir avec docilité ; ploient,
Or, qu'est-ce l'univers sinon une machine
Pour laquelle toujours nous prêtons notre échine,
Nous, les chauffeurs d'Humanité?

Qu'un seul jour le mineur refuse de descendre
Dans son horrible trou, le laboureur de prendre
La pioche pour fouiller dans les sillons étroits,
Et le monde affolé, ridicule, en démence,
S'éteindra, tout pareil à la machine immense
Qui manque et de houille et de bois.

Aimons donc le métier de notre pauvre enfance,
Nos durs outils trempés dans des pleurs de souffrance,
Dans le grand drame humain notre rôle est béni ;
Et laissant dans nos cœurs sonner cette pensée,
Continuant gaîment la tâche commencée,
Lançons des chants vers l'infini.

Oui, dans le voile épais de l'atelier qui fume,
Forgeur, mêle ta voix aux longs bruits de l'enclume
Qui s'égrènent toujours en joyeux carillons ;
Ajoute, moissonneur, tes notes inégales
Aux torrides refrains des stridentes cigales,
Aux doux murmures des sillons.

Chantons ! sans oublier les futures conquêtes,
En tressant les lauriers des fraternelles fêtes,
En fondant le bourdon du triomphe final,
Travaillons sans faiblir pour qu'un soleil se lève,
Inondant de Vertu, de Justice, sans trêve,
L'Aube d'un matin virginal !

Chantons, mais soyons sourds aux paroles caustiques
Des bourgeois ballottés sur les flots politiques,
Et qui trompent le peuple en lui faisant la cour ;
Loin de nous les refrains des rouges Carmagnoles,
Les insultes, les cris, le feu, les danses folles :
Le triomphe est fils de l'Amour !...

O mes frères, les gueux des usines, des plaines,
Notre Christ est Amour, et tout, travaux et peines,
Dans l'avenir, par Lui tout est glorifié ;
Car l'ombre devient jour parsemé d'auréoles
Dans l'idéal chemin creusé par les paroles
De l'Eternel Crucifié !

Portons donc fièrement sur nos mâles visages
Les rides du travail et leurs beautés sauvages ;
Comptons les jours mauvais, sans plainte, sans ennui ;
Il est si doux de dire au milieu de sa tâche :
« Le miséreux meurtri, courbé, n'est pas un lâche,
« Il est travailleur comme Lui ! »

Surtout suivons sa Loi ; sachons répandre même
Les grains d'apostolat dans les champs du blasphème,
Afin qu'à tout moqueur, très nobles, nous levant,
Tous, nous puissions crier avec ces témoins justes :
Une sainte conduite et nos travaux augustes :
« Homme, je suis un Christ vivant ! »

Miserere !

O Christ, crucifié pour racheter nos âmes,
Nous tombons, à genoux, criant : « *Miserere* ».
Pâles, cherchant en vain, à l'horizon, les flammes
D'une aurore d'amour dans le matin doré.

Certains de tes enfants te maudissent, ô Père.
Et si tu revenais au fond de leur repaire,
La colline sacrée où jadis tu marchas
Te reverrait encore, avec ses croix sanglantes,
Noire de vils soldats et de foules hurlantes
Qui te couvriraient de crachats !

O Christ, *Miserere !* Le soleil qui se lève
Revoit tous les matins un nouveau Golgotha,
Ton cœur saigne toujours et le démon soulève
Le flot des passions où l'homme se jeta.

Ils ont rayé ton nom des pages de l'Histoire :
De l'âme populaire et des murs du prétoire,
Ils t'ont chassé, Jésus, ô toi, la Charité !
Plus de l'Ouvrier-Dieu du mal rompant la chaîne !
Des jurons, des bûchers, des balles, et la haine
En fantoche de Liberté !

O Christ, la Liberté nous vient de l'Évangile.
Seul, tu brisas les fers de tout le genre humain,
Seul, tu donnas une âme à notre corps fragile,
Seul, de la Vérité tu montras le chemin.

Les Judas, les Pilate ont de l'or, des hommages,
Et les moines très saints, et les vierges très sages
Partent vers d'autres cieux aux astres d'équité,
Et le pauvre, battu par le vent des tempêtes,
Meurt, l'œil jaloux fixé sur les palais en fêtes...
Et l'on parle d'Egalité!!

O Christ qui descendis chez les hommes infâmes,
Dans une sombre étable, en la nuit de Noël,
Le premier tu prêchas l'égalité des âmes ;
Et le gueux prendra part au banquet éternel.

L'air frémit, l'horizon est tout rouge, et la foudre
Tonne, et des travailleurs, les mains noires de poudre
Hurlent des cris de mort sur ce siècle irrité ;
Du feu, du sang, partout, des campagnes aux villes...
Et devant l'ouragan des révoltes civiles,
On chante la Fraternité!!!

O Christ, tu le poussas ce cri d'amour suprême,
Lorsque sur ton gibet, sublime agonisant,
Tu dis : « Pardonnez-leur, ô Père, je les aime,
Pour le rachat de tous je vous offre mon sang! »

Et nous, dont l'âme ardente avec la tienne vibre,
Apôtres de vingt ans, nous rendrons l'homme libre,
En lui montrant ta Croix étincelante au ciel ;
Et demain, tous tes fils, nos frères, à la ronde,
Boiront avec bonheur à la source féconde
De ton calice fraternel!

O Christ, crucifié pour racheter nos âmes,
A genoux, pleins d'espoir, criant : « *Miserere* »,
En rêve, nous voyons, à l'horizon, les flammes
D'une aurore d'amour dans le matin doré.

Aux Paysans

Paysan, paysan, ta besogne est sacrée !...
Que ta faulx se balance en la plaine dorée.
Que les futurs épis s'épandent de ta main
Ou que sous tes efforts le soc d'acier sillonne.
Sois fier, ô paysan ! et que ton front rayonne :
Tu fais vivre le genre humain !

Parfois, sous le soleil, fatigué, tu t'arrêtes ;
Tes bœufs, le front penché, ruminent ; des charrettes
Ployant sous des trésors passent dans les sentiers :
Des souffles parfumés s'échappent des ramures,
Et de gais chants d'oiseaux se mêlent aux murmures
De l'onde sous les noisetiers.

Là, c'est le vrai Bonheur, la Liberté qui passe
Dans ces bruits confondus qui montent dans l'espace.
C'est le présent semblable au passé des aïeux ;
C'est toute la douceur des antiques coutumes,
Les naïves amours exemptes d'amertumes,
L'avenir simple mais heureux !...

Hélas ! les cris lointains des sombres capitales,
Leurs tourbillons maudits, leurs ivresses brutales
Montent jusqu'à ton cœur pour en troubler la paix :
La passion grandit ; le feu de tes prunelles
Regarde avec dédain les terres paternelles
Qu'hier encor tu fécondais.

Dans ces vaines rumeurs la gloire est apparue.
« Je ne suis qu'un forçat, laissons pioche et charrue ;
» A la ville un bonheur plus sûr m'attend ! », dis-tu.
Pauvre âme d'insensé qu'un tel doute ravage !...
La ville qui sourit n'est qu'un dur esclavage,
Le bonheur est dans la vertu !...

Pourquoi ne plus aimer la terre, ton village,
Et laisser tes parents, déjà courbés par l'âge,
Malheureux, loin de toi, n'espérant que la mort ;
Leurs pleurs exciteraient la colère céleste,
Et leurs tremblantes voix te criant : « Reste ! Reste ! »
Te poursuivraient comme un remords !

Et le Progrès se dresse, et j'entends ses machines
Siffler, hurler, broyer le fer et les échines :
« Le monde que j'enfante est grand », dit-il. C'est bien.
Mais sans cette campagne hélas ! trop solitaire,
Sans les bras vigoureux des remueurs de terre,
Progrès orgueilleux, tu n'es rien !...

Il faut les raisins noirs pour verser dans nos veines
Un sang plus généreux, il faut le blé des plaines
En miches de pain bis bien vite transformés ;
Que le bon campagnard un seul jour disparaisse,
Et tout s'écroulera sous un vent de détresse,
Autour des peuples affamés !...

Or, nous te les devons ces éléments de vie,
Paysan ! Sois donc fier, chasse à jamais l'envie,
Ton rôle est le plus beau, le plus noble, ici-bas ;
Tu sèmes le destin des familles humaines,
De tes gros doigts caleux, lentement, tu les mènes
Vers le bonheur ou le trépas !

Paysan, paysan, ta besogne est sacrée !...
Si parfois elle est rude et souvent ignorée,
Qu'importe ! comprends en la sublime beauté,
O paysan, ô roi de l'univers immense,
Changer ton pauvre sort serait une démence
Et serait une lâcheté !...

Le Voyou

Il était un de ceux qui vivent dans des bouges,
Le cœur tout altéré de débauche et de sang,
Et qu'on voit, abrutis par l'horreur des nuits rouges,
Le jour, au cabaret où le vice est naissant.

C'était bien le voyou cynique, fleur du crime,
Enfermé dans l'orgueil bestial de savoir
Qu'il est roi du pavé, demi-dieu de l'abîme,
Quand la nuit sur la ville étend son voile noir.

Un jour, pris de pitié, je lui dis : « Plus de haine ;
« Racheté par le Christ, mon frère, en sa bonté,
« Lève-toi de l'ornière où l'animal se traîne,
« Refais-toi dans l'Amour une virginité. »

Alors, ce malheureux, indomptable et farouche,
Poussé, par l'abandon, de plus bas en plus bas,
Tordit dans un juron la laideur de sa bouche,
Me regarda, stupide, et ne me comprit pas...

Et j'excuse à demi ses mains de sang rougies
Qui perpètrent le mal, par plaisir, loin du jour,
En songeant que, vivant au milieu des orgies,
Il n'a jamais connu des paroles d'Amour !

Aux Femmes des Travailleurs

Qui ne souffre en songeant qu'aux plaines de la Vie.
Des hommes, bœufs humains, peinent, l'âme asservie.
Le front baissé, pareils à des êtres maudits.
Sans regarder l'azur immense,
Afin de savoir où commence
La limite du Paradis ?

Pour eux, c'est le Travail forcé, la tâche rude
Qui n'a point d'Idéal, qu'on fait, par habitude.
Et dont on se repose, au cabaret, le soir,
En remuant, au fond de l'âme,
Les vieux tisons du vice infâme,
Stupidement, quand tout est noir.

Tout est bien noir aussi dans la pauvre demeure ;
Les enfants demi-nus ont faim ; la femme pleure.
Ecoute, en tressaillant au plus intime bruit :
« C'est lui... le pas de l'infidèle !... »
Hélas ! le vent seul de son aile
Frappe à la porte. Il est minuit...

... Femmes de travailleurs, ô pauvres saintes femmes,
Lorsque vous attendez près du foyer sans flammes,
Les yeux mouillés de pleurs et les traits amaigris,
Mêlez, épouses des alarmes,
Une prière dans vos larmes,
Pour vos infidèles maris.

Oh. priez pour celui que vous aimez quand même,
Malgré votre chagrin et malgré son blasphème,
Priez en votre nom, au nom de vos petits,
Innocentes victimes blondes,
Qu'étonnent vos douleurs profondes,
Quand vous vous penchez sur leurs lits.

Priez, l'homme qui tombe a besoin de prière.
Qui donc inonderait un être de lumière,
Si quelqu'un ne disait : « Mon Dieu, grâce, pardon !
« Il est malheureux, son cœur saigne,
« O doux Jésus, que ton sang teigne
« Ce cœur qui part à l'abandon ! »

Priez. priez aussi pour les Grands de la terre ;
Les fautes, les malheurs du monde prolétaire,
Les actes fous, maudits, des sombres miséreux,
Au grand jugement, dans les nues,
Lorsque les âmes seront nues,
Retomberont beaucoup sur eux.

Priez donc, cœurs meurtris, femmes abandonnées,
Ouvrez le ciel d'azur aux âmes condamnées,
Priez pour que chez vous les jours brillent sereins,
Egayés de rires, de roses,
Pour que vos fenêtres soient closes
Aux troupes noires des chagrins.

Priez, pour que, demain, il ne soit plus un homme
Qui marche. front courbé. toujours, sans espoir, comme
Les bêtes de travail qu'il conduit au labour,
Sans même avoir la flamme pure
De leurs grands yeux où la nature
Sourit au monde avec amour !

Le Travail !

Travail prodigieux, sois béni ! Toutes choses
Palpitent sous l'ardeur de ton souffle puissant.
Travail de la nature embaumé par des roses,
Travail de l'atelier abreuvé par du sang.

Tout travaille, toujours ! Le flot ronge la grève,
Le soleil brille au fond des mondes infinis,
Les flancs sacrés du sol tressaillent, et la sève
Fait germer des fruits d'or sous le frisson des nids.

Le jour paraît. Debout, derrière la charrue,
L'homme chante un refrain légué par ses aïeux.
Le soc pointu s'enfonce en la terre bourrue,
La chanson monte, vierge, en la clarté des cieux ;

Et, mêlant sa sueur à la terre profonde,
L'immortel paysan, fourbu mais indompté,
Achève la grandeur de sa tâche féconde,
Sainte par son amour et son austérité !...

Le jour fuit, lentement. Tout rentre, tout s'apaise ;
A peine un Angelus trouble de sa chanson
La calme majesté d'un ciel d'or et de braise
Qui s'effrange et qui meurt au bout de l'horizon.

Alors, avec un bruit voilé qui s'accentue,
Lorsque la paix du soir augmente au firmament.
Tout un enfer paraît qui fabrique et qui tue,
Et dont l'énorme feu brûle éternellement.

Labeur brutal, géant, de l'usine farouche
Qui gronde et qui gémit sur la terre qui dort,
Pendant que le rêveur, avec délices, touche
La poésie aimante au sein d'un clavier d'or,

Ou qu'un noble vieillard, savant humanitaire,
Le front pâle penché sur le philtre qui bout,
Dispute avec ardeur, dans l'ombre et le mystère,
Ses frères à la Mort implacable et debout !...

O travail rédempteur, sois béni ! Toutes choses
Palpitent sous l'ardeur de ton souffle puissant,
Travail de la nature embaumé par des roses,
Travail de l'atelier abreuvé par du sang !

Pour le Dimanche des Pauvres

Des étoiles. Tout dort. Le monde entier repose.
Pas un cri, pas un chant, pas un frisson de rose.
A l'horizon, pourtant, dressant ses murs de fer,
Dans la nuit noire où rien ne bouge,
L'usine colossale et rouge
Hurle comme un monstre d'enfer.

Des gueux dans ce brasier travaillent, par centaines;
Faibles nains à côté des machines hautaines,
Ils font pour l'univers des travaux de géants,
Et d'une aurore à l'autre aurore,
Debout, ils travaillent encore,
Sous le feu des fourneaux béants.

L'Usine, cette ogresse, a toujours faim. Fidèles,
Les travailleurs sont là, dans ses griffes cruelles;
Ils sont là, demi-nus, sans trêve, même au jour
Où l'airain qui chante, tout proche,
Réveille en leur âme la cloche
Du saint repos et de l'amour!...

Patrons, quand le dimanche autour de vous déploie
Ses danses, ses chansons, ses carillons de joie,
Vos bons salariés frappent, frappent toujours,
Le besoin de vivre les guide,
Et le travail creuse sa ride
Sur leurs fronts de chagrins bien lourds.

A. L. V.

Pourtant, ces travailleurs nourris de noires miches,
Tous ces gueux méprisés sont vos frères, ô riches,
Vos frères qui, tout bas, songent qu'il serait doux
D'avoir cinquante fois l'année,
Quand la semaine est terminée,
Ce que vous avez toujours, vous !

Donnez-leur donc, gaîment, ces quelques bonnes heures,
Pour qu'ils puissent reprendre au seuil de leurs demeures,
Sous l'éclat d'un soleil de juste liberté,
Un ardent renouveau de force
Qui donne de l'ampleur au torse,
A l'esprit de la volonté.

Donnez ce jour béni pour qu'aux forges bruyantes,
— D'où s'élèvent souvent, stupides et criantes,
Des lois, enfantement de quelque ambitieux. —
Le forgeron de la semaine
Dérive de la chaîne humaine
Les maillons trop lourds ou trop vieux.

Donnez ce jour aimé ! Près du foyer qui brille,
Tous les êtres heureux de la pauvre famille
Chauffent leurs rudes mains, en oubliant leurs maux,
Et l'ouvrier, près de sa femme,
Consolé, retrempe son âme,
Dans les yeux clairs de ses marmots.

Donnez ce jour enfin pour que les fronts rustiques
Se lèvent, radieux, vers les sphères mystiques,
Pour qu'un hymne vibrant et d'amour tout entier
Monte de poitrines robustes
Vers le Roi des ouvriers justes,
Jésus, le divin Charpentier !

Amour et Travail

A mon ami Louis Clavère.

O Travail, roi du monde et père de la vie,
Divin Travail maudit par tant d'hommes ingrats,
La terre, de sueurs toujours inassouvie,
Germe cependant mieux sous l'effort de tes bras.

Tout jeune, j'ai traîné ton boulet nécessaire,
J'ai subi le contact de ton rude baiser,
Et pour longtemps encor, ta main brutale enserre
Ma tête où ton sillon est venu se creuser.

Mais loin de t'adresser un stupide blasphème,
Je te bénis, Travail ! Mon âme, grâce à toi,
Grâce à l'hymen ardent qui nous associe, aime
Tous les hommes courbés sous ta féconde loi.

J'aime les paysans dans les moissons brûlantes,
Les bons marins bourrus partis on ne sait où,
Les ouvriers, nerveux, près des forges ronflantes,
Les mineurs, secs et noirs, victimes du grisou.

Et j'aime les Penseurs, doux soldats de l'Idée,
Défricheurs courageux de l'esprit animal,
Génération sainte, et dans les temps, guidée
Par l'Etoile du Bien dans les jardins du Mal.

Que dans le ciel joyeux un hymne retentisse,
Célébrant les bienfaits de tous les Travailleurs,
Un hymne universel d'Amour et de Justice,
Un hymne préludant aux lendemains meilleurs.

Insensé, m'a t'on dit ! Aux sphères éternelles,
L'arbre divin d'Amour s'épanouit, puissant,
Mais son pied qui grandit dans les foules charnelles
Réclame le martyre et s'abreuve de sang.

Ah ! Seigneur, prends le mien pour abreuver la terre
D'où naissent les fruits d'or de cet arbre idéal ;
Je t'implore, à genoux ; consomme ce mystère ;
De l'Amour et de Toi, je suis l'humble féal.

Que mon sang, tout mon sang s'épanche, goutte à goutte,
Afin que notre Nuit se transfigure en Jour,
Jour de Fraternité répandu sur la route,
Et tombant des rameaux lumineux de l'Amour !

Les Gueux Chrétiens

Vivent les gueux, les fils des lourdes moissons blondes,
Des vagues d'émeraude aux entrailles profondes,
De la forge riant à la clarté du jour ;
Vivent les gueux penchés sous l'ardente lumière,
Et qui gravent encore aux murs de leur chaumière
Ces mots : « Travail, Prière, Amour ! »

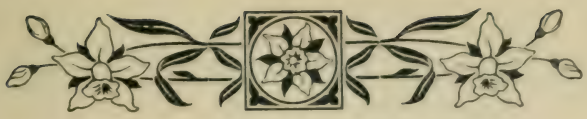
Les bras nus, le front haut, la tête découverte,
Etreignant sur l'ampleur de leur chemise ouverte
Le Travail, ce lutteur gigantesque et fumant.
Ils combattent, les gueux, sans perdre une minute :
Le Travail abattu se redresse, et la lutte
Recommence éternellement.

Une cloche résonne et la lutte s'arrête :
Le travailleur lassé se recueille, sa tête
Se penche vers le sol, calme, avec gravité,
Et, perçant de son vol sa poitrine énergique,
Son âme rustre monte au firmament magique,
A la source d'éternité.

L'Amour, père de Vie, et de Force, et d'Extase
La remplit toute entière, et l'enivre, et l'embrase :
L'âme sanctifiée, ayant revu son Dieu,
Redescend, radieuse, en ses chaînes mortelles,
Et le corps fatigué, sous ses battements d'ailes,
Palpite d'une ardeur de feu.

Le combat se poursuit dans l'arène féconde ;
Une poussière en vole et s'étend sur le monde,
Des montagnes d'hermine au fond des chemins creux :
Poussière du Travail, de l'Amour ; ô poussière
Qui porte dans ses flancs la graine nourricière
De tous : riches ou miséreux.

O frères de travail, que l'atelier flamboie,
Que la brise des mers souffle, immense, avec joie,
Que le soc pacifique éventre les sillons,
Que l'homme à la nature en chantant collabore :
Notre sang qui se mèle aux larmes de l'aurore
Sert de breuvage aux Nations !



Les Morts

Les véritables morts ne dorment pas à l'ombre
Que font les cyprès verts sur le sépulcre sombre.
Dans le cimetière pieux ;
Le corps seul y pourrit sous la nuit de la terre,
Et l'âme, libre enfin, palpitant de mystère,
Monte, immortelle, vers les cieux.

Les morts sont parmi nous. La foule les charrie :
Ils vont, lâches et sourds aux maux de la patrie,
N'écoutant que leurs seuls sanglots;
Ils vont!... Le vent maudit de la mollesse emporte
Ces amas d'os bruyants où flotte une âme morte,
Comme une épave sur les flots.

Elles sont bien mortes, ces âmes!
Ecoutez : tout croule, avec bruit,
Au sein des discordes infâmes,
Sous les ténèbres de la Nuit.
L'Amour est raillé; la Souffrance
Dit en pleurant : « Je suis la France! »
La Croix, au fond du ciel béant,
S'éloigne et dit : « J'étais la Vie! »
La Haine dit : « Je suis ravie ».
Et ces âmes disent : « Néant! »

Que sur les foules retentisse
Un cri sublime et déchirant,
Pour que triomphe la Justice,
Pour que vive le Droit mourant,
Ces âmes passent, égoïstes ;
N'écoutant pas, sombres et tristes,
Sous l'éclat d'un ciel incertain,
Elles vont, poursuivant leur rêve :
Celui que fait près de la grève
Le mendiant napolitain.

Ames bien mortes et fanées,
Pareilles aux chairs en lambeaux
Que l'on voit, après des années,
Dans l'ombre horrible des tombeaux ;
Car vouloir vivre pour soi-même,
Loin de l'humanité qui sème
La fleur que nul ne peut flétrir,
La fleur aux racines profondes,
Fleur d'Amour qui vaincra les mondes,
Ce n'est plus vivre, c'est mourir !

Ah ! vivre, c'est donner tout entière sa vie,
C'est sentir de sa chair, par la douleur suivie,
Couler pour Dieu le sang vermeil,
C'est être au premier rang, debout, dans les batailles,
Visage découvert, sans crainte des entailles,
Farouche ennemi du sommeil.

C'est féconder le sein de l'amitié robuste,
C'est tomber, un beau soir, pour une cause juste,
Frappé par un flot de clarté,
Un sublimé rayon qui tombera des nues,
En montrant la splendeur des saintes avenues
Qui mènent à l'éternité.

Vers l'Avenir

A la Jeunesse Chrétienne.

La Nuit profonde et criminelle
Epandait sur l'humanité
L'ombre géante de son aile
Débordant de perversité.
O barbarie, ô temps infâmes,
Esclavage des corps, des âmes,
O ciel sans étoile de feu !
Le monde allait, de crime en crime,
Jusqu'aux profondeurs de l'abîme,
Pour n'être pas conduit par Dieu !

Le firmament trembla ; l'aurore
Jaillit, magnifique, sans fin ;
La fleur d'Amour venait d'éclore
Sous le premier rayon divin.
Dans une étable de Judée,
L'unique Maître de l'Idée,
Jésus, souriait à Noël,
Heureux d'apporter dans ses langes,
Avec ses deux menottes d'anges,
Une alliance avec le ciel.

Cette aurore de délivrance,
Féerique, sur le dur chemin
Où vont courbés par la souffrance
Les régiments du genre humain,
Depuis le grand jour du martyre
Où Jésus ne sachant maudire
Mourut pour nous tous et jeta
L'immense cri de l'agonie,
Cette aurore brille, infinie,
Sur le sommet du Golgotha.

C'est l'Amour, la Vertu, la Vie,
Le But des générations,
Où l'âme ardente, inassouvie,
S'embrase à de nouveaux rayons.
Les jours sont courts ; le peuple souffre :
Bien loin le ciel, tout près le gouffre :
Lutte effroyable à soutenir.
Qu'importe, vers le But suprême,
Vers le Christ saignant qui nous aime,
Creusons le champ de l'avenir !

En avant, laboureurs ! La terre
Se fend, se creuse ; les sillons
S'allongent, droits, dans le mystère,
Pour le bonheur des Nations ;
Qu'ils soient profonds, larges, immenses,
Ouverts aux grains d'or des semences
Comme aux caresses de l'été,
Ces sillons des races humaines
Où, radieux, tu te promènes,
O souffle de la Liberté !

En avant, toujours ! Si les herbes,
Derrière nous, dans les vallons,
Se dressent, hautes et superbes,
En creusant de beaux épis blonds,
La joie au cœur, creusons quand même,
En disant au gueux qui blasphème,
Au méchant par le mal broyé,
A ceux qui nous jettent des pierres :
« Prenez sans remords, ô mes frères,
C'est pour vous que j'ai travaillé ! »

Mais si le rude soc s'émousse
Ou si l'implacable soleil
Brûle les blés comme la mousse
Et verse aux âmes le sommeil,
Nous verrons à notre poitrine
Une large entaille divine,
Et de charité frémissants,
Pour féconder le sol sauvage,
Par le plus sublime breuvage,
Nous ferons couler notre sang.

Et les lourdes moissons dorées
Chanteront, sous les cieux meilleurs,
Les nuits noires transfigurées
En clartés pour les Travailleurs :
Chansons des blés et des cigales,
O frêles chansons inégales,
O rires des sons musicaux,
Agrestes notes immortelles
Qui font passer des frissons d'ailes
Sur les rouges coquelicots !

Alors, sous l'aube solennelle,
La paix sur le front, le passant,
Fils de la Cité Fraternelle,
Voyant ces blés, ces fleurs de sang,
Evoquera l'heure profonde
Où faisant crouler le vieux monde
Naquit un sillon de vertu,
Et songeant à l'homme modeste
Qui conduisait le soc céleste
Il s'écriera : « Qui donc es-tu ? »

Et l'âme du héros rustique
Qui creusait, toujours en avant,
Lui dira d'une voix mystique
Flottant sur les ailes du vent :
« Né dans le paganisme sombre,
J'allais, j'allais, maudissant l'Ombre,
Vers la croix du Christ, vers le Jour ;
Je suis le pauvre fou paisible,
Le bon laboureur invincible :
Je suis apôtre de l'Amour ! »

1848

I

L'Emeute triomphe

La France est un volcan. Paris est un cratère ;
Le sang des gueux rougit les pavés hors de terre,
Les cloches, les canons hurlent, et, dans les cieux,
Soufflant, grondant, hurlant, avec le bruit joyeux
D'un grand peuple marchant vers des fêtes prochaines,
Le vent de Liberté plein du fracas des chaînes
Qui brisent en tombant les trônes et les rois :
Vent d'espoir, de colère et d'amour, à la fois ! . . . . .
Le peuple a triomphé.
Sonnez, canons et cloches !
Que vos chants glorieux jusqu'aux cimes des roches
Montent vers le soleil, dans l'azur du matin ;
Et toi, peuple vainqueur, ô peuple souverain,
Emplis ton cœur puissant de joie et de lumière.
Pardonne aux malheureux, respecte la prière.
Amour et liberté, pour tous ; paix aux vaincus,
Pour que le sol sanglant où trois jours tu vécus
Ne vibre plus qu'aux bruits du blé qui chante et dore
Et ne s'abreuve plus que des pleurs de l'aurore ! . . .

II

Les Meneurs

— Et sur ce peuple roi, sur ce peuple indompté,
Toujours le souffle ardent du vent de Liberté !. . .

Ils ont ouvert leur cœur à ce vent de tempête
Tous les gueux en haillons ; ils ont levé la tête
Pour écouter les chants nouveaux ;
Et ce vent de tonnerre, et l'odeur de la poudre,
Et le sang balayant un trône mis en poudre
Ont mis l'ivresse en leurs cerveaux.

Ils sont là, par milliers, farouches et stupides,
Lâches et tapageurs, nobles et intrépides,
Ne comprenant pas qu'ils sont rois ;
Cherchant où naît le ciel, où commence l'abîme,
Se disant : « Est-ce un acte immortel, est-ce un crime ?
» Ensemble, je doute et je crois ! »

Alors, à l'heure sombre où tout un peuple doute,
Cherchant de quel côté monte la bonne route
Aux calmes ombrages dorés,
A l'heure où l'avenir d'un pays se décide,
Des hommes, fiancés sombres de l'homicide,
Insolemment, se sont montrés ;

Et, voyant indécis le courant populaire,
Spoliant son ivresse et sa sainte colère,
Ils ont crié ; « Maudissons Dieu,
Lois et Traditions, toutes choses qui croulent,
Car pour régner, ô peuple, il faut que tes flots rou-
Rouges de sang, rouges de feu. [lent,

» Le roi n'est plus. Tu dis : « Je suis roi » O démence !
On a déjà volé de ta couronne immense
Les plus nobles joyaux,
Regarde : du chaos de la guerre civile
Sort un autre pouvoir, et c'est l'Hôtel de Ville,
L'Hôtel regorgé de bourreaux !

» Allons, peuple, debout ! Toujours un maître opprime ;
Supprime la morale et la loi ; rien n'est crime
Lorsque l'intérêt dit : « C'est bien ! »
Debout ! Que le pouvoir tremble ainsi que la terre.
Pour que naisse, demain, l'aurore égalitaire
Sur la tête du plébéien ! »

Et, farouche, pareil à des raz de marées,
Débordant de sanglots, de voix désespérées,
De bruits profonds et violents,
Le flot surexcité de cette populace
Bondit avec fracas, ne laissant d'autre trace
Que de larges sillons sanglants.

Ils vont, vieillards, enfants, femmes échevelées,
Ouvriers, vieux soldats des anciennes mêlées,
Ils vont, criant : « Fraternité ! »
Consommer jusqu'au bout la colossale orgie,
Et mettre au drapeau rouge un bonnet de Phrygie,
Symbole de la Liberté ! . . . . .

O Peuple, prends garde, on se joue
De ta surexcitation,
On couvre de sang et de boue
La vierge révolution ;

Tu dis : « J'ai secoué mes chaînes,
La liberté coule en mes veines,
A l'honneur on me fiança ! . . . . . »
Mais ce haillon qui te surmonte
A tout l'air d'un drapeau de honte
Coiffé d'un bonnet de forçat !

III

A l'Hôtel de Ville = Lamartine

Les heures de ce jour sonneront dans l'histoire
En des bruits immortels de misère ou de gloire.
Un peuple est là, hurlant, près de l'abîme ouvert,
Ivre d'être vainqueur et las d'avoir souffert.
D'un côté, c'est le gouffre immense où ce qui tombe
Ne connait pas la paix et l'amour de la tombe :
De l'autre, c'est le ciel et l'azur, le bonheur
Au soleil de vertu qu'embrase le Seigneur.
O foule, où donc vas-tu ? La foule à la voix sombre
A répondu : « Je vais vers le gouffre et vers l'ombre.
» Je vais jeter les vieux débris du passé mort ;
» Trônes, autels et lois : faisceaux et sceptre d'or :
» Encor plus, tout fétiche, aujourd'hui, qu'on adore :
» Evangile du prêtre et drapeau tricolore.
» C'est infâme ! dit-on. Je ne sais, car mes yeux
» Ne trouvent que du sang, des flammes : jusqu'aux cieux.
» Tout est rouge ! »

Minute angoissante. L'abîme
Grandit. La Nation y roule et tombe. O crime !
Pour la sauver, il faut un être surhumain,
Un homme presque Dieu ! . . .

Sur le fatal chemin,
Cet homme, ce sauveur, s'avança. Sur sa lyre,
Il avait su chanter de ce peuple en délire
Les sentiments fougueux, les aspirations :
Son cœur avait du souffle et ses yeux des rayons.
Il s'était écrié : « Tous les hommes sont frères,
» Que la Fraternité déborde les frontières.

» Que le front de l'esclave au jour des châtiments
» S'orne d'une couronne aux royaux diamants ! »
Mais dans le tourbillon de l'horrible minute
Où le peuple peut tout entraîner dans sa chute,
Lamartine apparaît, sublime et frémissant :
« O grand peuple, dit-il, je te donne mon sang,
» Par amour, si ce sang que je te sacrifie
» Peut abreuver ta soif et te sauver la vie ».
Et ce peuple farouche, exaspéré, grondant,
S'apaise une seconde. Alors, le geste ardent,
Le regard inspiré, les paroles de flammes,
Le Poète-Tribun émeut toutes les âmes ;
Il parle du présent qu'on ne doit pas ternir,
De travail, de clémence ; il parle d'avenir.
Puis, comme il se produit un grand remous de houle,
Et que le drapeau rouge au-dessus de la foule
Reparaît, insolent, triomphant, acclamé,
L'amoureux nostalgique et doux du mois de mai,
Terrible, dominant le bruit de sa parole,
La tête illuminée aux feux d'une auréole,
Risquant d'être tué plus de vingt fois debout,
Maîtrise par des mots la révolte qui bout !

C'est le triomphe de l'Idée !
Sans un soldat, mais par l'amour,
La Haine vaincue et bridée
Tremble à la lumière du jour.
Du sein de la nouvelle aurore,
Géant, le drapeau tricolore,
Paraît sur le pays en pleurs ;
Le ciel resplendit, plein de joie,
Et l'étendard français déploie
Ses trois symboliques couleurs :

Couleur d'azur, couleur de l'âme
Qui monte, blanche, vers les cieux,
Symbole vivant du dictame
Qui dit : « Soyez bons et pieux ».
Couleur de feu, couleur vermeille
Du cœur ardent qui s'ensoleille
En luttant pour la Vérité,
Couleur du martyr qui se donne
Et dit aux bourreaux : « Je pardonne,
» Je crois à la Fraternité ! »

IV

Apothéose !

Demain, quand l'homme libre et joyeux, verra naître
Une aurore d'amour au firmament doré,
Son esprit scrutera les siècles pour connaître
Le Passé, d'où lui vient ce bonheur adoré.

Alors la Vérité surgira de l'Histoire ;
Ses mains feront jaillir les feux de son flambeau,
Et les morts immortels, éblouissants de gloire,
Radieux, triomphants, sortiront du tombeau.

Et, parmi la pléiade immense et bienfaitrice
Des martyrs, des savants, de tous les grands semeurs
Qui jetaient le bon grain de la Voix créatrice
Et qui parlaient de paix au milieu des clameurs,

Un poète trempé dans le flot populaire
Se dressera, rêveur, comme pour écouter,
Avec le grondement de la foule en colère,
Les harpes dans les bois profonds qui vont chanter.

Et la France, superbe en sa grâce de femme,
Se penchera vers lui, doucement, pour poser,
Jusqu'à l'intimité divine de son âme
Le sublime frisson d'un immortel baiser !

Chanter, toujours !

Sans but, sans espoir et sans force,
J'allais tomber sur le chemin,
J'allais consommer le divorce
De mon âme et du genre humain ;
Je disais : Tout n'est que mensonge,
L'ombre du mal partout s'allonge,
Et, fatigué dès le matin,
Pris d'un égoïste délire,
J'allais jeter au vent ma lyre
Et mon cœur au pire destin.

Une voix me dit : « Misérable,
Pourquoi douter en ton printemps ?
Le ciel n'est pas inexorable
Mais toute mer a ses autans ;
Mais toute mer malgré l'orage
Laisse voir sur un doux rivage
Les phares éclatants du soir ;
Debout donc et le cœur en fête,
Une Muse joyeuse en tête,
Chante l'Amour, Chante l'Espoir !

« Bravement le père travaille,
Les bras nus, le front basané ;
Non loin de lui la mère taille
Des langes pour le nouveau né ;

Le soufflet ronfle à pleine gorge,
Les étincelles de la forge,
Comme de rouges grains d'émail,
S'élèvent dans le feu qui brille...
— Chante, poète, la Famille,
Les Travailleurs et le Travail !

« Qu'elle est radieuse, la France,
Que belle est sa tradition ;
Ses enfants, ivres d'espérance,
De la gloire ont le doux rayon ;
Elle est la cloche d'or où vibre
Le cri joyeux de l'être libre
Qui veut, pour les temps à venir,
L'Amour domptant la barbarie !...
Chante poète, la Patrie,
Les jours meilleurs de l'Avenir !

« L'homme n'est pas la bête immonde
Qui vit, seule, en un coin obscur ;
Il est le fiancé du Monde,
De l'Energie et de l'Azur ;
Son cœur est l'écho de toute heure
Qui, tour à tour, rit, chante ou pleure,
Résonne au cri de : Liberté ;
Et la nuit, et le jour répète :
« Aimez-vous humains ! » O poète,
Chante, chante l'Humanité !

« Planant au-dessus de la Terre,
Le Créateur, dans sa bonté,
Sur notre vie et son mystère,
Répand des vagues de clarté ;

Il étoile la nuit, il dore
Le firmament quand naît l'aurore,
Il conduit le soleil de feu ;
Par Lui tout naît, croît et respire,
Et le chrétien vers Lui soupire...
— Chante poète, chante Dieu. »

Depuis ce jour pour les Familles,
La Patrie et l'Humanité,
Pour Dieu, pour les gens en guenilles,
Gaîment, de mon mieux, j'ai chanté,
Je chanterai toujours ! L'orage
Ne brisera pas mon courage
Et ne pourra pas me broyer,
Tant que la Voix consolatrice
Me dira : « Je suis ta tutrice,
Chante encor, poète ouvrier !

FIN

Table des Matières

Pages

PROLOGUE : A mon âme 7

PREMIÈRE PARTIE

Chansons d'Ateliers et Poésies diverses

Carillons d'Enclumes 13
La Cloche 15
La Chanson de la Vie 17
Forge, Cloutier 19
Fête-Dieu Rustique 20
Feutre Noir et Coiffe Blanche 21
Les Vieux Canots 23
Hymne à la Vierge 24
Chante, mon Frère ! 25
Forgeron ! 28
Pour l'Hôtel de la Chanson à Lyon 30
Réminiscence ! 33
Aux Champs 34
La Chanson des Sabots de bois 36
Angélus ! 38
A Pierre Corneille ! 39
Vendetta 42

DEUXIÈME PARTIE

Poésies Sociales

Semons, Français ! 47
Noël ! 50
Aux Travailleurs 52
Miserere ! 55
Aux Paysans 57
Le Voyou 60
Aux Femmes des Travailleurs 61
Le Travail ! 63
Pour le Dimanche des Pauvres 65
Amour et Travail 67
Les Gueux Chrétiens 69
Les Morts 71
Vers l'Avenir 73
1848 77
Chanter, Toujours ! 85

Bordeaux. — Imp. G. CHARIOT, 75, rue des Frères Bonie.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

CE

00

a39003 012941786b

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 08 02 02 23 9